

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



État de crise Le milieu du livre secoué

Jean-François Caron

Numéro 153, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, J.-F. (2014). État de crise : le milieu du livre secoué. *Lettres québécoises*, (153), 16-19.

ÉTAT DE CRISE

Le milieu du livre secoué

Dans les médias, l'expression est répétée comme si elle était banale. Et pourtant, elle tombe chaque fois comme un coup de hache, sifflante : la crise du livre. Laissons donc à un avocat du diable le loisir de nous poser ces questions que plus personne ne semble encore soulever : y a-t-il véritablement une crise dans le milieu du livre ? Et encore, si elle existe, quels en sont donc les symptômes ?

Pour ce dossier, nous avons interrogé des intervenants de plusieurs secteurs de l'industrie du livre.

Au premier abord, il faut se rendre à l'évidence : il n'y aura pas de consensus autour du vocable « crise ». D'un ton plus posé — ou positif —, certains choisiront plutôt de parler de transition, de métamorphose, voire de fébrilité. Toutefois, chacun admettra que « quelque chose » est en train de se produire. Et c'est sur cette chose que nous nous penchons ensemble.

Voir venir la crise

Les statistiques et les témoignages concordent. C'est en 2010 que la déroute du livre commence à se dessiner avec plus de précision. N'eût été de la réforme scolaire qui a dopé le marché du livre pendant les quelques années précédentes, peut-être aurions-nous vu s'amorcer cette baisse plus tôt... Cela dit, selon les derniers résultats présentés par l'Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ), « les ventes de livres ont reculé de 4,1 % en 2012, après avoir connu une baisse de 4,9 % en 2011 et de 2,5 % en 2010¹ ».

Jean-Claude Larouche est le président fondateur des éditions JCL, maison sise à Saguenay et publiant des livres populaires. Il était aux premières loges pour voir le navrant spectacle de cette crise galopante prenant d'assaut le marché du livre : « Dans notre cas, ça a véritablement commencé en octobre 2012. » Donnant l'exemple



JEAN-CLAUDE LAROUCHE

des romans de l'auteure populaire Marie-Bernadette Dupuy, qui a publié 26 livres à ce jour, il se montre encore ébahi devant la soudaineté du phénomène qui s'est produit : « Tout à coup, tous ses livres cessent d'être vendus. De 200 ventes par mois, on passe à 4 ou à 16. Pourquoi au cours du même mois tous les livres cessent-ils d'être achetés ? »

Cette chute dramatique des ventes, Larouche se l'explique entre autres par la fermeture de la chaîne Zellers, où étaient distribués ses livres, mais aussi par celle de plusieurs librairies au cours des dernières années. « Le distributeur se présente la journée de la fermeture et va chercher tout son stock, qui retourne en entrepôt et augmente l'inventaire. Et ça vient diminuer nos statistiques de ventes. »

Par la suite, la situation ne s'est toujours pas améliorée pour JCL, au contraire. Après une baisse de 50 % des ventes en 2012, la chute libre a continué : « Il y a encore 75 % de baisse sur mon année passée, qui était déjà catastrophique. Si ce n'est pas une crise, je me demande ce que c'est ! »

Fébrilité dans la niche

Chez les éditeurs spécialisés, on est moins prompt à parler de crise. Éric Simard, responsable des communications chez Septentrion, parle plutôt d'une « drôle de période de morosité ». Sans s'abandonner aux exclamations alarmistes dont on entend les échos dans plusieurs médias, il s'avoue tout de même un peu inquiet et admet que le milieu est entré dans une période de mutation : « On ne sait pas vers où ça va. Est-ce qu'on est en train de foncer dans un mur ? Ou est-ce qu'on s'en va vers une espèce de rééquilibrage des choses ? Je pense qu'on vit une période d'insécurité. »

Même son de cloche aux éditions Prise de parole, cette maison franco-ontarienne qui, malgré la fragilité à laquelle l'expose sa situation géographique, célèbre cette année son quarantième anniversaire. « Est-ce qu'on appelle ça une crise ? » se demande Denise Truax, directrice générale. « Est-ce qu'il y a des morceaux qui risquent de tomber, qui sont fragilisés ? Je pense bien que oui. » Elle préférera toutefois parler de fébrilité. « On ne vit pas des moments qui sont tranquilles, c'est certain. D'un côté, il faut produire vite, il faut produire du numérique et il faut être à jour dans tous nos formats. Et de l'autre côté, il faut être présent dans les réseaux sociaux, sur le plus de scènes possible pour faire entendre sa voix. »



ÉRIC SIMARD



DENISE TRUAX

Le milieu du livre secoué

Tant chez Septentrion qu'à Prise de parole, on sent le besoin de revenir à l'essentiel, quoi qu'il arrive. « Je vais continuer à faire de très bons livres. Je suis capable de trouver d'excellents jeunes auteurs et de travailler avec eux, de faire des livres. C'est ce que je vais continuer de faire. » Voilà ce qui importe pour Denise Truax.

La voix des écrivains

La crise du livre n'a pas la même signification pour les écrivains, qui ont conscience de cette fébrilité, mais donnent l'impression de l'observer un peu en retrait. Jeune vedette montante du polar québécois, Martin Michaud, qui ne publie pourtant que depuis 2010, remarque déjà l'évolution de la situation. « Ce que je constate, c'est que, depuis mon arrivée, certaines choses ont changé. Au départ, on me disait qu'un best-seller, c'était 5000 romans vendus. Ces jours-ci, j'entends parler de 3000... » Une situation qu'il accepte non sans une certaine fatalité. « Ce que je sens, c'est que les éditeurs cherchent à redynamiser l'industrie. Je sens que pour eux, c'est effectivement un défi, à l'heure actuelle. »

Pour Tristan Malavoy, ce poète qui observe depuis plusieurs années le milieu des littératures à partir du mirador médiatique — il a été entre autres chef de la section « Livres », puis rédacteur en chef du journal culturel *Voir*, et il dirige aujourd'hui la collection « Quai n° 5 » chez XYZ en plus d'être chroniqueur pour *L'actualité* —, on peut difficilement parler d'une situation de crise, surtout si l'on se place du point de vue de la littérature. « On a sous les yeux tellement de talents qui émergent alors qu'on voit les Éric Plamondon, Marie Hélène Poitras, Olivia Tapiero et d'autres développer des œuvres extrêmement fécondes et rassurantes quant à l'avenir de la littérature québécoise. » Pour lui, s'il y a une crise, elle touche surtout l'autre extrémité de la chaîne du livre, celle des canaux de diffusion.

Quand on aborde la question avec Danièle Simpson, présidente de l'Union des écrivaines et des écrivains du Québec (UNEQ), celle-ci ne parle jamais de crise. « On est dans un monde en mutation », répète-t-elle à plusieurs reprises. « La mutation, ce n'est jamais confortable. Mais d'un autre côté, sans mutation, on n'a pas non plus de créativité ni de solution innovante. » Cette métamorphose profonde du milieu du livre, elle l'attribue entre autres à la question du numérique — et toutes les possibilités qu'il offre. Mais s'il fallait se rapprocher du concept d'une crise, elle montrerait du doigt les changements apportés par la nouvelle loi du droit d'auteur, « une attaque en règle contre les sociétés de gestion et contre la commission du droit d'auteur », précise-t-elle. Elle remarque aussi qu'il n'y a pas de quoi tomber en pâmoison devant les conditions de travail des écrivains...

Écrivains sous conditions

Il faut s'empresse de donner raison à la présidente de l'UNEQ à propos des conditions d'exercice de la profession d'écrivain. Selon une étude statistique publiée par l'OCCQ², le revenu médian tiré de la création littéraire pour les écrivains québécois est aussi faible que 2450 \$ par année. Et s'il faut encore prouver la précarité d'une telle situation, ajoutons que les deux tiers de tous les écrivains de la province tiraient moins de 5000 \$ de leur travail de création littéraire en 2008, proportion qui monte à presque 71 % si on ne considère que les romanciers, et jusqu'à 79 % pour les écrivains œuvrant dans plus d'une catégorie. Si la crise n'est pas apparente au premier abord chez les auteurs, il n'en demeure pas moins que la situation n'est pas encourageante.



MARTIN MICHAUD

Quelques-uns ont plus de chance, sans doute. C'est le cas de Martin Michaud, à qui tout semble sourire depuis la parution de son premier polar et qui vit depuis peu de sa plume. Il sait toutefois à quel point cette situation est fragile. « J'ai toujours pensé qu'à partir du moment où tu travailles dans une industrie, t'as pas le choix, finalement. Il faut que tu travailles avec les règles du jeu qui sont en place. Je me concentre sur faire ce que je fais de mieux. J'écris. Mais je sais que c'est fragile. D'une année à l'autre, je pourrais devoir recommencer à accepter des mandats comme avocat. »

Retour aux sources

Lorsqu'on demande aux éditeurs l'origine possible de cette « crise du livre », les hypothèses se multiplient. Pour Jean-Claude Larouche, il y a un lien direct à établir avec la récession, qui n'est pas étrangère à la diminution des dépenses des lecteurs, non plus qu'à la fermeture des points de vente sur lesquels il pouvait jusque-là compter pour trouver son lectorat.

Les éditeurs spécialisés cherchent pour leur part à définir des mouvements de fonds. Éric Simard note un étrange phénomène qu'il aurait remarqué lors des salons du livre au cours des trois dernières années: « D'année en année, j'ai vu la curiosité du lectorat diminuer, surtout dans les salons régionaux. Les gens sont simplement moins curieux... Qu'est-ce qui se passe ? » S'il n'a pas de réponse toute faite, il estime entre autres que les salons tardent à se réinventer. Surtout, il pense que ces événements se trompent de cible: « Les gens ne viennent plus pour le livre, ils font une sortie. C'est ça, le "grand public" qu'on a voulu attirer. Et à force de vouloir attirer ce grand public-là, les bons lecteurs et les intellectuels ont déserté les salons. On ne s'adresse plus à eux. Je trouve ça terrible. »

In media res

Au cœur du problème de la crise du livre, la question des médias ne s'épuise pas. Le rôle de responsable des communications pour Septentrion endossé par Éric Simard l'amène à une nouvelle prise de conscience importante. Faisant référence à ses observations précédentes à propos du public cible des salons du livre, il pointe maintenant les médias: « Même de leur part je ne sens plus de curiosité. Ça, c'est encore plus terrible. On évacue tout le côté littéraire, tout le côté intellectuel de la littérature. Le sujet du livre devient un prétexte pour inviter quelqu'un à venir faire le clown... Les médias même les plus sérieux sont en train de perdre leur réel public. À force de vouloir plaire à tout le monde, on ne plaît plus à personne. Mais on dirait que personne ne veut s'en rendre compte. On ne réfléchit pas aux véritables impacts de telles décisions. »



TRISTAN MALAVOY

Même de son point de vue excentrique, Denise Truax remarque le phénomène. Selon elle, ce qui intéresse les médias actuellement, ce sont les gens qui font l'opinion : « En ce moment, ceux qui font de l'opinion publient des livres, et ceux qui publient des livres font de l'opinion. La conséquence, c'est que ça rend plus difficile de placer des voix d'auteurs juste parce que leur livre est très bon. Pour nous, en plus, comme l'auteur n'est pas à Montréal, c'est plus difficile encore. Si en plus de ça il n'est pas dans la sphère publique... »

Ce glissement éditorial entamé il y a quelques années aurait d'ailleurs déjà des conséquences quant à l'impact des médias en question sur les ventes de livres. Ils le notent presque tous. Pour Jean-Claude Larouche, la concentration des médias, entre autres les regroupements de médias écrits, aurait un effet non négligeable sur la situation actuelle : le repiquage de textes d'une publication à une autre offrirait plus de visibilité certes, mais à un nombre réduit de livres. Il remarque aussi que le passage d'un auteur aux émissions de télévision *Denis Lévesque* ou *Tout le monde en parle* aurait perdu son effet d'entraînement. « C'étaient des gros tireurs, ça, avant. Quand ça passait là, c'était 5 000 à 10 000 ventes dans le mois qui suivait. Ce n'est plus le cas. Ça dépend de la façon dont l'animateur dirige ses questions. »

Le même constat est fait par les libraires. Katherine Fafard, directrice générale de l'Association des libraires du Québec, en sait quelque chose. À une certaine époque, si un écrivain passait à *Tout le monde en parle*, le lendemain matin, instantanément, ça devenait un best-seller, on vendait des milliers d'exemplaires. Les auteurs qui passent depuis deux ou trois ans n'ont plus le même impact qu'ils avaient avant. Je pense que maintenant, à *Tout le monde en parle*, on invite l'auteur pour son côté sensationnel. On l'invite pour l'histoire qu'il a à raconter, mais pas pour parler de son livre. Ce n'était pas le cas, au début, ils parlaient plus du livre. »

Libérez les libraires

Si chacun a sa perception de l'état actuel du marché du livre, la situation semble particulièrement préoccupante pour les libraires indépendants. Selon Katherine Fafard, il y a une indéniable crise. « Les fermetures des librairies parlent d'elles-mêmes. Il y en a eu 27 depuis 2009. Et depuis 2007, le nombre d'ouvertures ne compense pas le nombre de fermetures. Il y a aussi une crise dans les nouvelles formes du livre. C'est tout l'écosystème qui est ébranlé présentement. »

Il faut dire que cette rencontre avec la présidente de l'ALQ se produit une semaine après que Marie Laberge a annoncé qu'elle vendrait son nouveau livre en format numérique exclusivement sur la plateforme d'Apple, et qu'Arlette Cousture a levé le voile sur son désir de vendre son livre en feuillets sur son propre site Internet avant qu'il soit disponible par les voies traditionnelles.

En fait, c'est l'exclusivité de ces initiatives qui met les libraires en colère. « On les veut ces livres-là, nous aussi, on veut en vendre du numérique, on s'en fait demander par nos clients et beaucoup par les collectivités. Les institutions sont responsables d'une grande partie des achats numériques. Les budgets d'acquisition du numérique, tant pour les bibliothèques municipales que pour les

scolaires, ont grimpé, on parle de millions de dollars. »

Numériquement vôtre

« Les libraires ne sont pas contre le numérique, rassure la présidente de l'ALQ. Ils l'accueillent à bras ouverts. Oui, il y a des craintes, parce qu'on ne sait pas trop quelle forme ça va prendre. Présentement, ça représente 4 % des ventes. Mais combien ce sera dans cinq ans, dans dix ans ? On est un peu inquiets, mais on ne joue pas à l'autruche. »

Selon Katherine Fafard, plusieurs études seraient encourageantes quant à l'avenir du livre numérique et à ses impacts sur le marché du livre. « Ça fait plusieurs fois que je vois des rapports qui disent la même chose, c'est-à-dire que le numérique encourage un achat supplémentaire. D'autres n'achètent plus que numérique, mais achètent plus qu'avant, parce qu'ils n'ont pas à se déplacer, c'est instantané. »

Il va sans dire que, devant cette manne annoncée, les libraires veulent être au rendez-vous. Difficile pour eux de manœuvrer dans ces eaux troubles, pourtant. Car même avec de la volonté, les écueils sont nombreux. D'abord parce que l'offre n'est pas encore assez importante. La présidente de l'ALQ raconte : « Il y a un de mes membres qui m'a dit qu'une seule bibliothèque avait pour quatre-vingt mille dollars de budget juste pour l'achat de livres numériques... Mais elle s'est arrêtée à vingt mille dollars d'achats, faute de livres disponibles. » Selon elle, avec l'ouverture récente de Dimedia au catalogue numérique, la situation devrait enfin être un peu moins absurde.

Effectivement, le manque de disponibilité des titres en version numérique freinerait le développement du marché. Et ce n'est pas tout : selon le blog *La feuille*, hébergé par *Le Monde* et signé Hubert Guillaud, le marché des liseuses s'effondrerait déjà. « Aux États-Unis, selon le cabinet d'étude Forrester Research, cité par le Bits Blog, il s'est vendu 9 millions de liseuses en 2012, contre 15,5 millions d'unités en 2011. Et ce chiffre devrait continuer à s'effriter. Le cabinet d'analyse prévoit 7,5 millions de ventes en 2014... 5,3 en 2015... » La liseuse aurait perdu son grand combat. Il paraît que les livres, dorénavant, on recommence à les mettre sur les tablettes.

Les nouveaux possibles

Évidemment, la numérisation de la littérature suscite quelques inquiétudes, que résume bien Tristan Malavoy : « Il faut absolument qu'on arrive à éviter ce qui est arrivé dans le milieu de la musique quand elle a négocié le virage du numérique. Le milieu musical s'est péti la gueule. Il y a tout un modèle qui s'est écroulé. Certaines choses se sont faites trop vite, avec trop peu de précautions... On sait qu'il faut faire gaffe à la façon dont Amazon et Apple jouent leurs cartes, et éviter le rouleau compresseur que ces grandes compagnies-là peuvent représenter dans un écosystème fragile comme celui du livre au Québec. »

Cela ne signifie pas que les auteurs et les éditeurs considèrent le livre numérique comme une menace pour le livre papier. Pour Éric Simard, ce serait faire preuve d'incompréhension quant aux forces

Le milieu du livre secoué

en présence. « C'est le livre papier qui est menacé, point. Nous, on ne demande pas mieux que le livre électronique nous ramène un 20 % qu'on a perdu. »

Si plusieurs ont insisté pour parler de métamorphose au lieu de « crise », c'est d'ailleurs en partie parce qu'ils voyaient dans la situation actuelle se présenter de belles occasions d'innover.

Pour Jean-Claude Larouche, la vente de livres numériques, même si elle ne compense pas les pertes subies au cours des dernières années, agit en quelque sorte comme un baume qui ne guérit pas mais soulage. « On a doublé nos ventes au numérique. C'est significatif, on parle de 12 000 ventes par année. C'est vrai qu'on augmente aussi le nombre de titres numérisés. Depuis janvier 2011, tous les titres que nous publions sont numérisés automatiquement. »

De l'autre côté des frontières, Denise Truax voit plutôt dans la numérisation du catalogue de *Prise de parole* un acte de mémoire : « On est une maison d'affirmation de ce que c'est que de vivre en Ontario français et de vivre en Acadie. On n'est pas des tonnes à faire ça. Pour nous, notre catalogue a une valeur littéraire, c'est sûr, mais une valeur aussi socioculturelle. » Paradoxalement, elle voit dans la perpétuelle mise à jour nécessaire des documents numérisés un problème qui pourrait nuire à la conservation de toutes ces données. « Avec tous les changements technologiques, si ça continue à se bousculer à la vitesse où ça va, ça remet en cause ce pari qu'on a pris de rendre disponibles nos œuvres pour la postérité de manière électronique. C'est peut-être le bon vieux livre papier qui sera le meilleur garant de cette trace-là », avoue-t-elle en riant.

Rejoindre le lecteur

Dans le contexte actuel, nombreuses sont les tentatives pour favoriser une plus grande proximité avec les lecteurs. La désaffection des médias pour la cause littéraire pousse d'ailleurs certains éditeurs à rivaliser d'ingéniosité pour trouver d'autres voies de pénétration du marché.

Évoluant en marge de ces médias qui délaissent le livre ou qui ne le conservent que comme appareil, Éric Simard cherche de nouvelles façons de s'attaquer à la promotion des ouvrages publiés par Septentrion. « J'envisage de faire mon propre calendrier d'activités avec des partenaires, des librairies, et d'engager un animateur qui ferait de longues entrevues avec des auteurs. Je me dis que ça vaut peut-être la peine d'investir des sous pour faire des rencontres sur mesure... »

En Ontario, après le débarquement de Chapters et Indigo, pratiquement aucune librairie indépendante n'a survécu. « Le livre est absent de nos milieux », affirme Denise Truax avec un aplomb désarmant. Et elle insiste : « Je fais des livres dans un endroit où le livre est absent. » En fait, la maison d'édition ontarienne compte beaucoup sur le réseau des librairies québécoises pour trouver des lecteurs dans notre marché. Aujourd'hui, les nouvelles technologies lui permettent toutefois de rejoindre les rares lecteurs francophones dispersés sur le territoire de l'Ontario et du Canada anglais grâce à un réseau de vente directe.

Au Québec, on l'a vu, la même technologie donne des idées à certains auteurs comme Marie Laberge pour contourner les intermédiaires qui les séparent des lecteurs. Danièle Simpson, présidente de l'UNEQ, affirme être neutre devant la situation. « Je serais bien



KATHERINE FAFARD

mal à l'aise de mettre la survie des librairies sur le dos de Marie Laberge ou de quiconque. Comme association d'écrivains, on ne peut qu'être content de voir cette écrivaine devenir une *business-woman*. Je suis vraiment une observatrice neutre, sinon que j'applaudis chaque fois qu'un écrivain se positionne comme étant son propre agent économique. S'il y a une solidarité à y avoir à mon avis, c'est plus d'écrivain à écrivain. » Elle ne renie toutefois pas l'importance des libraires dans le paysage littéraire québécois. « Les libraires sont des alliés naturels des écrivains. Je ne suis pas en train de dire à tout le monde de faire comme Marie Laberge. Sauver les librairies est un enjeu social, un enjeu qui repose sur la nécessité de la bibliodiversité. Parce que sans bibliodiversité, on n'aura pas une littérature dynamique. Tout ça se tient. »

Une plume fébrile

Alors, elle est en crise, disons-nous, notre industrie du livre ? C'est sans doute une façon de voir les choses. Mais ce qu'on ne peut nier, c'est toute l'effervescence qui secoue la chaîne, actuellement. Des maillons pourraient se faire et se défaire, poussés par des forces invisibles, alors que les initiatives les plus diverses sont appelées ou mises de l'avant. D'ici là, malgré les turbulences, le livre québécois est encore bien vivant.

1. « Les ventes de livres de 2008 à 2012 », Benoît Allaire, dans *Optique culture*, n° 27, juillet 2013, Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ), p. 1.
2. « Les écrivains québécois : un aperçu statistique », Marie-Hélène Provençal, dans *Optique culture*, n° 3, mai 2011, Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ), p. 3.
3. « Vous pouvez ranger vos liseuses », Hubert Guillaud, sur *La feuille. L'édition à l'heure de l'innovation*, hébergé par Le Monde, publié le 19 janvier 2013 (consulté le 24 novembre 2013).

CORRECTIF

Dans le dossier du numéro 152 (hiver 2013) portant sur l'écriture migrante, Jean-François Caron, faisant référence à Clément Moisan, écrivait : « La dernière période décrite par Moisan et Hildebrand s'amorce alors que s'impose le nouveau concept d'écriture "migrante", dès sa proposition par Berrouët-Oriol en 1986. » Or, Jacques Allard, abonné et lecteur assidu de *Lettres québécoises*, tient à préciser qu'il a utilisé le terme de « migrant », pour caractériser l'écrivain et son écriture, avant M^{me} Berrouët-Oriol dans un dossier sur Naïm Kattan, publié dans la revue *Voix et Images* à l'automne 1985 sous le titre « Naïm Kattan, la fortune du migrant ».